

PAUL-MICHEL MANANDISE

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

L'aurore dans les ténèbres

RECUEIL POÉTIQUE

ÉDITION 2026

1789

PAUL-MICHEL MANANDISE

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

L'aurore dans les ténèbres

*La liberté n'est pas une rose légère
que l'on cueille en chantant
dans les jardins des rois.*

PAUL-MICHEL MANANDISE

ÉDITION 2026

SOMMAIRE

Première partie — L’aurore dans les ténèbres

INTRO	Introduction — L’Eucharistie des Peuples : L’Or et le Sang	01
PRO	Prologue	04
I	Le Royaume avant l’orage	07
II	Les États généraux	08
III	Le Serment du Jeu de paume	09
IV	Mirabeau, la voix de bronze	10
V	Camille, l’étincelle	11
VI	La Bastille	12
VII	La Grande Peur	13
VIII	La Nuit du quatre août	14
IX	La Déclaration	15
X	Les femmes de Versailles	16

INTRODUCTION

L'Eucharistie des Peuples

L'Or et le Sang

I. La Condition des Hommes

Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, dans sa sombre misère,
Ce roseau de douleur que le tyran détruit,
Ce manant accablé qui rampe sur la terre
Et traîne ses enfants dans la boue et la nuit ?
Pourtant, sous le haillon et la chair profanée,
Dort un trésor divin que l'oppresseur n'a pu
Éteindre sous le poids de l'heure condamnée :
Un grand besoin d'azur, un orgueil éperdu.

II. Le Premier Sang : Paris, 1789

Oh ! larmes de Paris, ô sainte et noble audace !
Quand le pauvre brisé, las d'embrasser le sol,
Regarde le palais avec un œil de glace,
Et donne à sa misère un magnifique vol !
La Seine a vu passer ces femmes aux mains nues,
Ces pères affamés marchant vers le trépas,
Offrant leur poitrine aux foudres inconnues,
Et mourant en chantant pour un monde d'ici-bas.
Leur détresse était grande et leur gloire est immense :
Ils ont lavé l'affront de mille ans de genoux,
Et la France, pleurant sa sublime naissance,
Mit au front du manant le laurier le plus doux.

INTRODUCTION – SUITE

III. Le Second Calice : Kyiv, 2014

Et le même sang pleure, et la même âme saigne,
Là-bas, sur le Maïdan, sous un ciel de charbon,
Où l'Ukraine s'offre afin que la foi règne,
Dans le givre mortel et les éclats de plomb.
Regarde ces enfants aux paupières brûlées,
Portant des boucliers contre la mort qui vient ;
Leurs mères en sanglots, les mains entrelacées,
Prient pour le séraphin dont le fer se souvient.
Ô Cent Célestes morts dans la blanche agonie,
Votre dernier soupir est un parfum d'encens !
Le Dnipro recueille votre sainte harmonie,
Et marie à la Seine vos corps adolescents.

Paul-Michel Manandise

INTRODUCTION – CONCLUSION

IV. L'Unique Victoire

Ne pleure plus, ô peuple ! Essuie tes yeux blêmes.
Ces deux révolutions ne sont qu'un seul pardon,
Un immense poème où les douleurs suprêmes
S'unissent pour briser le sceptre du démon.
La France de l'esprit, l'Ukraine de la grâce,
N'ont plus qu'un seul grand cœur qui bat contre la mort ;
Leur gloire fraternelle efface toute trace
De la nuit des tyrans et du funeste sort.
Regarde-les debout, magnifiques et fiers,
Deux peuples nés de l'or qu'on extrait du malheur ;
Ils ont mêlé leurs cris, leurs aujourd'hui, leurs hiers,
Pour n'offrir à l'histoire qu'un seul et même Vainqueur.

Paul-Michel Manandise

PROLOGUE

PROLOGUE

Il existe au-dessus des royaumes qui meurent
un livre que les rois ne peuvent refermer ;
les anges y recueillent les peuples qui pleurent,
les serments des vivants et les noms effacés.

Dieu ne porte aucun lys, aucune cocarde humaine ;
Il ne bénit ni trône, ni foule, ni canon ;
mais Il entend monter, du plus profond des plaines,
le cri de l'innocent privé de pain et de nom.

Il voit dans les palais les dorures funèbres,
les puissants s'endormir sur la faim des petits ;
Il voit sous les vieux toits, au milieu des ténèbres,
une mère partager son dernier pain rassis.

Chaque larme versée au fond d'une chaumière
devient, devant le ciel, un reproche éternel ;
chaque enfant affamé porte dans sa prière
un jugement plus grand que le pouvoir mortel.

La France était alors une immense âme obscure,
un ange emprisonné sous les pierres des rois ;
elle portait au flanc la profonde blessure
des siècles condamnés au silence et au froid.

Mais au cœur du malheur, une flamme inconnue
traversait les sillons, les faubourgs, les maisons ;
la liberté semblait une étoile descendue
pour rendre une espérance aux dernières prisons.

PROLOGUE – SUITE

PROLOGUE

Les morts de l'avenir attendaient dans les ombres,
déjà marqués au front par le baiser du destin ;
Camille, Danton, Olympe et tant de jeunes hommes
marchaient sans le savoir vers leur dernier matin.

Car toute révolution est une messe étrange
où le peuple est l'autel, où le sang est l'encens ;
où l'homme cherche Dieu, mais rencontre parfois l'ange
terrible de la mort au milieu des vivants.

La liberté n'est pas une rose légère
que l'on cueille en chantant dans les jardins des rois ;
elle naît dans la faim, la prison et la guerre,
et demande aux humains le meilleur de leur foi.

Ô France, lève-toi devant ton propre abîme,
regarde tes enfants, tes martyrs, tes erreurs ;
tu deviendras lumière en traversant le crime,
mais tu porteras longtemps tes morts contre ton cœur.

Que les cloches désormais répondent aux batailles,
que les anges descendent au-dessus des pavés ;
l'Histoire va rouvrir ses immortelles pages,
et Dieu seul sait encore qui devra les fermer.

PREMIÈRE PARTIE

L'aurore

dans les ténèbres

CHAPITRE I

Le Royaume avant l'orage

Avant que le tonnerre ouvrît le ciel de France,
le royaume dormait sous ses rideaux vermeils ;
Versailles respirait sa funèbre puissance,
ivre de ses miroirs et de ses faux soleils.

Les lustres suspendaient leurs constellations pâles,
l'or coulait sur les murs comme un fleuve sacré ;
mais la faim descendait dans les maisons rurales,
avec ses doigts de glace et son visage émacié.

Le noble avait le nom, le prêtre avait l'encens,
le pauvre avait son dos, sa sueur et ses chaînes ;
et l'enfant partageait, dans le froid des silences,
un morceau de douleur sur les lèvres maternelles.

Dieu regardait de loin les campagnes muettes,
les sillons dévorés par l'impôt et le gel ;
les anges recueillaient, dans leurs ailes inquiètes,
les prières sans pain qui montaient vers le ciel.

Ô France, sous la soie où dormaient tes couronnes,
un peuple se levait dans l'ombre de ton cœur ;
les palais ignoraient que les cloches qui sonnent
annoncent quelquefois la naissance du malheur.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE II

Les États généraux



Le cinq mai, dans les ors d'une salle royale,
les trois ordres entrèrent sous le regard du roi ;
la noblesse avançait dans sa splendeur fatale,
le clergé sous la croix, le peuple sous son poids.

Le Tiers portait le noir comme on porte une armure,
sans rubans, sans éclat, sans ancêtres guerriers ;
mais la France souffrait sous cette étoffe obscure,
avec ses artisans, ses labours, ses métiers.

Les cahiers déposaient sur les tables de pierre
la plainte des hameaux, des boutiques, des ports ;
chaque phrase semblait remonter de la terre
avec le souffle ancien des vivants et des morts.

Sieyès posa soudain la question souveraine :
« Qu'est-ce donc que le Tiers ? » — et répondit : « Le Tout. »
Ce mot fendit les murs de la demeure hautaine,
comme un glaive invisible enfoncé jusqu'au bout.

Le roi croyait entendre une humble doléance ;
il vit comparaître un peuple devant lui.
En convoquant les voix dispersées de la France,
le trône avait ouvert le procès de la nuit.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE III

Le Serment du Jeu de paume

La porte était fermée au matin de Versailles ;
un verrou dérisoire arrêta les élus.
Mais peut-on enfermer le désir des batailles
quand un peuple a juré de ne plus être exclu ?

Sous la pluie, ils marchaient dans leurs habits austères,
portant sur leurs souliers la boue et le destin ;
ils cherchaient seulement une salle, une lumière,
et trouvèrent soudain le seuil d'un autre matin.

Sous la charpente nue, dans l'odeur de poussière,
les bras se sont levés comme un sombre bois ;
Bailly reçut le vœu, Mounier donna la prière :
ne point se séparer avant d'avoir des lois.

Il n'y avait ni fusil, ni tambour, ni cuirasse,
mais le calme effrayant des hommes résolus ;
le pouvoir reconnu, dans l'ombre de la place,
une force inconnue qu'il ne commandait plus.

Et les anges, penchés sur les mains fraternelles,
inscrivirent ce jour dans le livre des cieux :
un peuple devient grand lorsque sa foi mortelle
ose dresser son droit entre le roi et Dieu.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE IV

Mirabeau, la voix de bronze

Mirabeau se leva comme un orage humain,
avec son front ravagé, son visage de lave ;
le siècle avait creusé ses douleurs dans ses mains,
mais sa voix dominait les courtisans et les braves.

Il portait dans son sang la faute et le génie,
les prisons de sa jeunesse et l'orgueil des combats ;
sa bouche était l'abîme où grondait la patrie,
son regard un éclair que l'on ne fuyait pas.

« Nous sommes ici par la volonté du peuple ;
nous n'en sortirons point sous le souffle des rois. »
Le palais entendit, sous sa coupole aveugle,
la foudre d'un tribun devenue loi.

Il voulait retenir la couronne au rivage,
unir le droit nouveau au vieux sceptre brisé ;
mais nul ne peut guider, au milieu de l'orage,
un fleuve que le sang commence à baptiser.

Lorsqu'il mourut, Paris accompagna sa cendre ;
la foule crut porter le dernier des géants.
Et la France comprit, dans le silence tendre,
que la voix des vivants survit au cœur du temps.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE V

Camille, l'étincelle

Camille se dressa sur une table fragile,
le visage brûlant d'une fièvre sacrée ;
le Palais-Royal vit, dans sa bouche fébrile,
la peur se transformer en volonté armée.

Necker venait de choir, les troupes approchaient,
les sabres étrangers entouraient les faubourgs ;
Paris, comme un malade au bord de son chevet,
entendait dans la nuit le galop des vautours.

Camille arracha d'un arbre une feuille verte,
et l'éleva soudain comme un signe d'espoir ;
la foule aperçut là, dans cette branche offerte,
le premier étendard d'un immense devoir.

Les mots coururent vite aux halles, aux tavernes,
ils frappèrent les murs, les ateliers, les ponts ;
la parole allumait, sous les lanternes ternes,
des milliers de regards pareils à des canons.

Ô verbe, arme première et poudre des consciences,
tu changes un murmure en peuple souverain ;
Camille avait jeté dans le cœur de la France
une étincelle humaine au milieu du destin.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE VI

La Bastille



La Bastille montait dans l'aube comme un spectre,
huit tours pleines de nuit, de silence et de fer ;
elle gardait les noms que le pouvoir veut perdre,
les hommes effacés du regard de la terre.

Paris avait sa faim, ses fusils, sa colère ;
aux Invalides, il prit la poudre et les armes.
Puis le peuple marcha vers la prison de pierre,
portant dans chaque pas des siècles et des larmes.

Les canons répondirent aux cris de la multitude,
le sang tacha les ponts, les pavés, les habits ;
mais la foule avançait dans sa sombre certitude,
comme un fleuve de chair refusant la nuit.

Quand le pont-levis céda sous la force des hommes,
ce ne furent pas sept captifs que l'on sauva ;
ce fut le droit secret par lequel les couronnes
jetaient l'homme au néant sans répondre ici-bas.

« Est-ce une révolte ? » demanda Louis, livide.
« Non, Sire, c'est bien plus : c'est une révolution. »
Et Dieu vit se lever, du cachot devenu vide,
le visage nouveau d'une ancienne nation.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE VII

La Grande Peur

La peur courut soudain de clocher en chaumière,
par les champs de juillet et les chemins poudreux ;
on disait que les grands préparaient la misère,
que des brigands viendraient brûler les pauvres lieux.

Les cloches déchiraient le silence des plaines,
les fourches se levaient dans les mains des paysans ;
ils avaient trop longtemps porté les vieilles chaînes
et nourri de leur blé les palais insolents.

Ils entrèrent aux châteaux chercher les parchemins,
les terriers, les aveux, les droits et les corvées ;
tout ce qui condamnait le travail de leurs mains
fut livré dans la nuit aux flammes soulevées.

Le feu montait au ciel avec une odeur étrange,
comme un encens impur consumant les blasons ;
et les anges voyaient, sous leurs ailes de cendre,
la peur changer de camp et gagner les donjons.

Le peuple ne voulait ni trésor ni couronne,
mais la terre, le pain, la justice, le jour ;
et le monde ancien vit, sous les cloches qui sonnent,
la patience des humbles entrer dans le retour.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE VIII

La Nuit du quatre août

La salle était brûlante et les bougies mouraient,
les visages luisaient sous la chaleur des âmes ;
dehors, dans les campagnes, les châteaux brûlaient,
et l'Assemblée entendait la colère des flammes.

Noailles se leva, puis d'Aiguillon lui-même ;
des nobles déposaient leurs droits héréditaires.
On croyait voir passer, sous la voûte blême,
les fantômes vaincus de dix siècles de pierre.

Les dîmes, les banalités, les privilèges,
les honneurs attachés à la naissance et au sang,
tombaient comme des croix arrachées aux cortèges,
comme un vieux mausolée sous le marteau du temps.

Ô nuit, tu fus peut-être une sublime ivresse,
un instant où les grands renoncèrent aux fers ;
mais même inachevée, ta terrible promesse
ouvrit dans l'ancien monde une fenêtre d'éclair.

Au matin, tout n'était ni pur ni fraternel ;
bien des droits survivaient sous les mots abolis.
Mais le pauvre savait, en regardant le ciel,
que l'injustice avait désormais un ennemi.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE IX

La Déclaration

Alors l'homme écrivit pour l'homme et pour les âges,
non pour servir un trône ou flatter un pouvoir ;
il confia son droit à la blancheur des pages
comme on confie à Dieu son ultime devoir.

Lafayette apportait le vent de l'Amérique,
Sieyès, la Nation maîtresse de son choix ;
Condorcet poursuivait, dans l'ordre de la logique,
la lumière assez pure à gouverner les lois.

« Les hommes naissent libres et demeurent égaux. »
Grégoire condamnait la honte de l'esclavage,
Olympe réclamait la justice des femmes ;
car un droit qui s'arrête au seuil d'un seul visage
porte encore une chaîne au plus profond de l'âme.

« Les hommes naissent libres et demeurent égaux. »
Ces mots franchirent mers, prisons et cimetières,
ils entrèrent la nuit chez les peuples courbés ;
chaque syllabe avait la beauté d'une prière
et le poids d'un canon contre les royautés.

« Les hommes naissent libres et demeurent égaux. »
Ô France, en déclarant la dignité humaine,
tu ne rendis pas juste aussitôt l'univers ;
mais tu plantas au cœur de toutes les chaînes
la phrase qui devait un jour briser leurs fers.

Paul-Michel Manandise

CHAPITRE X

Les femmes de Versailles



Le pain manquait toujours au foyer des promesses,
et les mères voyaient leurs enfants s'endormir
avec cette pâleur que donne la détresse
quand la faim n'a plus rien, même pour faire mourir.

Alors elles partirent sous la pluie d'automne,
poissardes, ouvrières, vendeuses des marchés ;
leurs voix faisaient trembler la route et les couronnes,
leurs pas étaient plus lourds que des chevaux d'acier.

Elles ne voulaient pas les bijoux de la reine,
ni dormir un seul soir sous les lambris du roi ;
elles portaient le pain comme une cause humaine
et la faim des petits comme une antique loi.

Marie-Antoinette parut au balcon de Versailles,
seule devant la foule, immobile et sans voix ;
le silence un instant suspendit les batailles,
comme si deux douleurs se regardaient en croix.

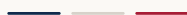
Puis le roi dut gagner les rues de la capitale ;
le peuple l'emmenait vers son véritable juge.
Et la main qui berçait l'enfance familiale
conduisit la monarchie hors de son dernier refuge.

Paul-Michel Manandise

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

L'aurore

dans les ténèbres



PAUL-MICHEL MANANDISE